

*potirentur* » (1). Tacite parle presque dans les mêmes termes : « *Pluribus persuasio inerat fore ut profecti Judeâ rerum potirentur* » (2). Les courtisans de la famille flavienne appliquaient à Vespasien et à son fils Titus cet oracle extrêmement remarquable dans les termes qui l'expriment. Mais les maîtres de l'empire ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'il ne s'agissait ni de Vespasien ni de Titus, que les nouveaux conquérants, fournis par la Judée, n'en voulaient point au sceptre des Césars ; qu'ils visaient à une domination bien différente de celle qu'exerçait la cité de Romulus. La question d'Orient qui alors agitait la pensée des politiques, excitait les aspirations de ceux-ci, les appréhensions de ceux-là, c'était le Christianisme s'avancant, en effet, vers l'Occident, en renversant les idoles de la superstition, en réformant les mœurs, en dissipant les ténèbres du Paganisme, en éclairant les esprits de lumières inconnues à la philosophie, en affranchissant les intelligences, en révélant à l'homme sa dignité, en élevant l'esclave au niveau du maître, en apportant au présent la liberté, à l'avenir l'espérance, en unissant la société par un autre lien que celui du despotisme, en changeant la face du monde. On sait, depuis longtemps, comment et à quel prix le Christianisme fonda sa domination, comment il mit en pièces l'établissement païen, et éleva sur ses ruines l'édifice évangélique. C'est ainsi que pour la première fois l'Orient imposa des lois à l'Occident, mais celui-ci ne s'aperçut de sa défaite que pour s'en applaudir, et se confondre avec son vainqueur dans un majestueux concert de foi et d'amour.

Le monde s'organisait sous l'empire de cette puissante unité qui le défendait contre la barbarie, lorsqu'éclata tout

(1) In Vespasianum, IV.

(2) Taciti hist. lib. v, c. XIII.